SUIVRE LE CHRIST DANS LA PAUVRETE

Tony Herbert

Notice biographique

Je suis né à Sydney, en Australie, et j'ai été éduqué par les frères des écoles chrétiennes et par les jésuites. En 1960, ayant terminé le lycée, je suis entré chez les jésuites, et j'ai fait mon noviciat et la philosophie à Melbourne. Nommé ensuite dans ce qui était alors la région de Hazaribag, je suis arrivé en Inde en 1965. J'ai terminé ma formation au collège de St Xavier de Hazaribag, et après des études de langue (hindi) et autres matières, j'ai fait la théologie au collège St Mary de Kurseong, puis, quand celui-ci a été transféré, au Vidya Jyoti de Delhi. Après mon ordination, j'ai été nommé de nouveau au collège St Xavier de Hazaribag, puis dans la paroisse de Hazaribag, avant d'aller à Sitagarha faire mon troisième an. Pendant ce troisième an, j'ai choisi de travailler auprès des dalits du district de Hazaribag et j'ai passé les dix années suivantes à vivre et à travailler avec les communautés dalits du village. En 1991, j'ai passé une année sabbatique dans le Gujarat, au Behavioural Science Institute d'Ahmedabad, géré par des jésuites. À mon retour, avec d'autres jésuites, j'ai ouvert à Hazaribag le Prerana Resource Centre, en vue de renforcer l'apostolat auprès des dalits. Je suis actuellement le coordinateur de ce centre.

J'ai accueilli la nouvelle de ma nomination en Inde avec des sentiments mitigés. À quoi ressemble l'Inde ? Serai-je adapté à ce pays ? Serai-je à la hauteur des circonstances ? Je suis parti avec l'idéalisme et l'esprit d'aventure d'un jeune jésuite. Le voyage (deux mois en bateau) a été un vrai rite de passage ; il semblait mettre l'accent sur – et être le symbole de – tout ce que je laissais derrière moi : mon enfance, ma

famille, tout un monde, mes bateaux... Il a servi à concrétiser l'engagement que j'avais pris. Beaucoup plus tard, j'ai compris à quel point il m'avait rendu libre. Plus tard aussi, j'ai réalisé le déchirement que cela a été pour mes parents. Être conscients n'était pas notre fort à l'époque.

Après une période d'adaptation, j'ai été affecté au collège St Xavier de Hazaribag, un grand cours moyen anglais avec pensionnat. Pendant mes deux années de formation, enseignement, surveillance du pensionnat, sport, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour penser. C'était une « institution totale », avec un programme chargé et difficile, qui me donnait de nombreuses occasions pour découvrir mes points forts et mes points faibles. Nombre d'amitiés nouées à cette époque sont encore proches de moi, mais l'Inde demeurait en quelque sorte un autre monde, qui s'étendait au-delà de la grille d'entrée. J'aurais pu tout aussi bien me trouver en Australie.

Un jour, pendant le cours de théologie, une annonce était écrite au tableau : le curé d'une paroisse qui se trouvait à quelque distance demandait cinq étudiants en théologie pour donner une retraite de trois jours dans divers villages, en préparation de Noël. J'avais vraiment très envie d'y aller, tout en sachant que je n'en étais pas capable. À la fin, j'ai inscrit mon nom. Le curé, un missionnaire belge avec une grande barbe, m'a conduit au village. M'ayant présenté au catéchiste, il a dit qu'il reviendrait dans trois jours, et il est reparti. J'ai connu pour la première fois le sentiment de vide que j'allais éprouver en allant vivre dans les villages. Cela vous enlève tous vos repères et vos certitudes, mais peu à peu, cela vous en donne d'autres, sans doute plus riches. La retraite de trois jours s'est passée tant bien que mal, les gens étaient patients et amicaux, et j'avais franchi, pour ma part, une étape importante. L'été suivant, j'ai donné pendant les vacances, dans la paroisse de Bhurkunda, une série de retraites dans cinq villages pendant cinq semaines.

Après mon ordination, j'ai été de nouveau affecté au collège St Xavier, où j'avais reçu ma formation, mais avec davantage de travail et de responsabilités. L'école était encore une enclave anglaise ; les horaires étaient très chargés. J'aspirais à sortir pour me mêler aux courants de la vie indienne. Je me demandais aussi pourquoi nous concentrons notre attention sur cette

classe sociale, alors que tant d'autres en avaient un besoin beaucoup plus grand et urgent. Au bout de deux ans, le supérieur majeur, prenant conscience de mon inquiétude, m'a envoyé dans une paroisse locale. C'était une bonne occasion d'exercer mon ministère pastoral auprès de petites communautés chrétiennes rurales : principalement des confessions le soir, la messe du matin, les visites aux familles. Cela voulait dire aussi passer à la langue vernaculaire, se familiariser avec la vie des villages, apprendre à connaître la vie des gens ordinaires.

Un jour, à la fin de ces deux années, dans un village Jamuari, j'ai pris conscience que je pouvais exercer ce ministère pendant cent ans sans rien changer à la vie des gens. Il puisait à la source de la vie sacramentelle chrétienne, mais il leur restait étranger du point de vue culturel ; il faisait abstraction de questions sociales criantes ; les gens semblaient vivre dans deux compartiments séparés, l'un chrétien, l'autre tribal. Et bien qu'ils se montrent très amicaux avec moi, le prêtre qui leur rendait visite, j'étais manifestement quelqu'un de l'extérieur. J'ai senti que je devais entrer dans leur communauté, apprendre leur langue et leur culture, et participer à leur monde. Dans notre région, nous étions en contact avec quatre grandes communautés : oraon, santhal, munda et dalits. Devant faire mon troisième an peu après, j'ai demandé à notre supérieur majeur de travailler auprès des dalits, et il y a consenti. Ainsi a débuté pour moi, à l'âge de 40 ans, ce qui allait devenir l'œuvre principale de ma vie.

Les dix années suivantes, je les ai passées à parcourir les villages de la région et à y demeurer, en m'efforçant de m'intégrer au monde des dalits. Au début, j'exerçais le rôle d'un anthropologue travaillant sur le terrain, observant et notant les festivités, les rites de passage, les modèles de relations, et d'autres choses encore. Je n'avais aucune formation dans ce domaine, mais je savais depuis longtemps que dans la Compagnie, il arrive souvent qu'on se retrouve à faire une chose pour laquelle on n'a pas reçu de formation !

Ce que les gens attendaient de moi, c'était que je mette au point des projets de développement ou d'amélioration de leurs conditions de vie qui les aident à sortir de la pauvreté. Cette approche particulière, centrée sur le développement, était une tradition dans notre Église locale ; c'était aussi la

réponse du gouvernement à la pauvreté des populations. Mais j'ai refusé de me prêter à cela. À la fin, quand les gens me demandaient : « Mais alors, pourquoi êtes-vous ici ? », je leur répondais : « Parce que j'aime être avec vous ». Je schématise un peu, mais c'est la vérité : j'étais très heureux de ma vie dans les villages avec eux ! J'allais apprendre que, alors que beaucoup se montrent désireux de faire quelque chose pour eux de l'extérieur, rares sont en revanche – et ils le savent – ceux qui sont disposés à entrer dans leur monde, qualifié d'« impur ». Être sincèrement heureux d'être avec eux était déjà en soi un message évangélique tacite, plus encore que les projets de développement en leur faveur venus de l'extérieur. Le fait de privilégier les relations sur l'action allait toujours être ma ligne de conduite.

Au cours de ces premières années, j'ai appris deux choses. Alors que le niveau d'éducation était assez satisfaisant dans les communautés des castes supérieures (une éducation à laquelle j'avais moi-même contribué au collège St Xavier), dans les communautés inférieures l'illettrisme était presque général, chose dont je n'avais pas pris conscience. En deuxième lieu, il existait contre les dalits un courant souterrain de violence permanente, qui se transformait en violence physique chaque fois qu'ils manifestaient le moindre signe d'indépendance, ou en violence chronique dans le cadre d'un système féodal caractérisé par des salaires de misère, par la privation des ressources essentielles à la survie (terre, eau, forêt) et par l'absence de contrats de travail. Mais surtout, cette violence s'exprimait à travers l'identité péjorative qui leur était attribuée dans le système des castes hindou, une identité stigmatisée qu'ils avaient eux-mêmes intériorisée.

Plus tard, j'allais devenir très actif, en lançant diverses initiatives : centres d'éducation informels, envoi d'enfants dans nos foyers de mission, formation d'une équipe de collaborateurs choisis parmi les membres de la communauté, qui s'occupait des questions juridiques devant les tribunaux, mais cette période initiale vécue dans le monde des dalits a été essentielle pour moi.

J'aimais la vie que je vivais en parcourant les villages. Je prenais un autobus local depuis Hazaribag (deux heures), et je marchais ou roulais à bicyclette d'un village à l'autre, en suivant un programme communiqué à l'avance aux habitants durant nos rencontres mensuelles. À l'époque, on n'avait pas de motos. L'autobus et la marche prenaient du temps, étaient physiquement fatigants, sous la chaleur de l'été ou sous la pluie de la mousson. Mais ces moyens de transports me rapprochaient des gens, ce que, en tant qu'expatrié, je jugeais très important. C'était aussi un moyen

pour rencontrer les gens face à face, sur la route, dans les cafés. Au cours de ces visites, nous avons rencontré des communautés dalits qui sont restées en contact régulier avec nous.

Le monde des dalits était (et est encore) quelque chose qui m'était étranger. À leurs yeux, je ne connaissais pas même les règles élémentaires de la vie villageoise, je transgressais constamment leurs coutumes, je parlais mal leur sous-dialecte, et mes efforts pourraient sans doute être bien définis par l'expression : « incompétence maladroite » ! Humiliant pour moi, amusant pour eux. Dans leur monde, leurs connaissances étaient supérieures aux miennes, et je dépendais entièrement d'eux. Ils m'invitaient chaque fois que de la nourriture leur arrivait, sous quelque forme que ce soit et à n'importe quelle heure, et j'ai appris à leur en être très reconnaissant. Involontairement, c'était une heureuse inversion de l'équation de force habituelle entre un prêtre et ses fidèles. Les circonstances de la vie m'imposaient un ascétisme radical. Cela ne provenait pas de la motivation religieuse d'une « personne spirituelle », c'était simplement la réalité que je vivais, et avec le temps, avec les gens, j'ai fini par le considérer comme allant de soi. Je dois préciser toutefois que j'étais souvent de retour à la base, au collège St Xavier, pendant un certain temps.

*Ma foi progressait
au-delà de mes
conceptions et de mes
symboles religieux
chrétiens*

Pour entrer dans le monde des dalits, je n'avais pas dû surmonter seulement un désagrément physique. Mon voyage de deux semaines jusqu'en Inde n'avait pas éliminé ma mentalité de Blanc de la classe moyenne élevé en ville. Mais petit à petit, avec le temps, les circonstances m'obligeaient à revoir tout cela. Les bases de mon univers, considérées jusqu'alors comme allant de soi, ne tenaient plus. Je voyais maintenant ce même monde sous un autre angle ; le mien n'était plus absolu. Au contact de ces gens, j'ai appris que le statut et les sécurités qui me paraissaient si importants n'avaient en réalité aucune valeur.

Cette remise en cause s'étendait aussi à ma spiritualité. Ma foi progressait au-delà de mes conceptions et de mes symboles religieux chrétiens. Elle me poussait à déceler la présence de Dieu dans les ténèbres apparentes, le dénuement, l'amertume de ces éternels perdants. Elle était devenue la foi du centurion de l'évangile de Marc. Dans des situations où, humainement parlant, on ne pouvait que dire que Dieu est absent, ces gens réaffirmaient son existence. Qui transmettait la foi de l'Évangile à qui ?

En outre, ils m'ont fait entrer plus profondément dans l'Évangile, en me révélant des richesses que mes études ne m'avaient pas permis de découvrir. Je pourrais citer de nombreuses expériences qui m'ont montré que Dieu est présent « ici même ». Ces gens marginalisés sont comme les *anawim* (pauvres humbles et méritants de Dieu) du temps présent, nus, sans les masques artificiels et les prétentions que je revêts, sans les accessoires dont la plupart des gens ont besoin. Je ne dis pas cela pour en donner une image romantique, ou pour dire qu'ils sont meilleurs que les autres ; les pauvres peuvent être tout aussi pervers que n'importe qui. Mais il y a chez eux une sagesse simple, une clarté, une joie spontanée qui vient de ce qu'ils ont été mis à nu. Tels qu'ils sont, ils transmettent une grande énergie ; ils donnent l'espérance, et c'est la raison pour laquelle j'ai toujours besoin de retourner vers eux.

J'étais fasciné par leur monde religieux. Sous le vernis superficiel de l'hindouisme classique, bien documenté, j'ai découvert un monde sous-jacent de religion populaire. J'ai pris un congé, et je le fais encore, pour participer à leurs rites de passage et à leurs rituels festifs. Il fut un temps où j'assistais, dans le village d'Horam, à un rituel par lequel les foules autour de moi étaient complètement absorbées et dont elles étaient enthousiastes, et où je me suis trouvé à me dire : « J'ai fait trois ans de philosophie et quatre de théologie, et pourtant je n'ai pas la plus pâle idée de ce qui se passe ici ». Cette expérience a eu plusieurs conséquences. Elle m'a incité à lire, étudier, et chercher à comprendre. Elle m'a aidé à voir qu'ici, dans le village, il existait un dialogue interreligieux (un terme que nous commençons à utiliser fréquemment). Il m'a semblé que le dialogue interreligieux devait prendre en compte aussi les religions populaires, au même titre que les grandes religions mondiales. Cela remettait en cause le caractère absolu de nos pratiques catholiques comme seules expressions valables et seul « système de symbole » applicable à l'Évangile.

Lors de mes visites dans les villages, j'expliquais les récits évangéliques en disant : « Si nous voulons une vie nouvelle, nous devons

être prêts à mourir. Jésus nous a montré le chemin. Sa Pâque n'est rien d'autre qu'une carte routière de notre vie ». À l'époque, nous organisions des rencontres de prière sur l'Évangile, avec des chants religieux. J'étais incapable de chanter une seule note, mais nos collaborateurs, formés par un confrère jésuite, prenaient le relais. Mes visites avaient lieu généralement à l'occasion de ces rencontres. Avec le temps, des groupes ont demandé le baptême. Nous célébrions l'Eucharistie. Alors que nous étions au beau milieu d'une bataille pour la justice, celle-ci prenait une profondeur de sens et de sentiments particulière, comme une célébration de ce combat. Peur et assurance, impuissance et espérance s'y mêlaient. Les gens n'étaient pas toujours très bons en catéchisme, mais en ces occasions, les symboles eucharistiques du pain rompu et du partage étaient très forts. Un jour, notre Messe fut interrompue par un propriétaire terrien et ses hommes de main ; d'autres fois, il y eut des jets de pierre sur le toit. Lorsque nous célébrions dans le village, tout le groupe des villageois se réunissait, sans distinction entre baptisés et non baptisés ; nous étions tous concernés. En distribuant la communion aux baptisés et pas aux autres, je compris que c'était un contre-signe. L'intégration de ces communautés dans l'Église locale officielle pose également des questions complexes.

Mes contacts avec d'autres prêtres ou religieuses engagés dans l'action sociale m'ont révélé qu'ils vivent bien souvent une expérience d'aliénation par rapport à l'Église institutionnelle. Il n'entre pas dans le propos de cet article de discuter ce point. Il suffit de dire que c'est une expérience que j'ai vécue, moi aussi. Cela vient d'une identification très forte avec les personnes auprès desquels ils travaillent, qui pose des questions telles que la tension d'avoir à se mouvoir continuellement entre le monde de ces personnes marginalisées et celui de leur propre communauté religieuse, souvent très différent : lequel est réel ? Cela vient aussi de l'ignorance béate de leurs confrères religieux (notre famille !) des dures réalités de la vie des exclus, de leur réticence manifeste à s'y engager, et même souvent à en admettre l'existence. Cela vient enfin du contraste entre notre vie confortable d'une part, et les défis inimaginables que ces gens doivent affronter de l'autre, encore aggravé par le fait que nous proclamons notre pauvreté comme un engagement évangélique sérieux, tandis qu'ils se moquent de la leur avec une simplicité évangélique. Cela provoque une tension constante, et parfois aussi une révolte, qui fait partie de mon histoire. La tentation serait alors de céder à l'apitoiement sur soi, de chercher la sympathie, ou de nourrir une

colère qui couve sous la cendre. Le partage avec mes confrères jésuites a été pour moi un grand soutien et un encouragement.

Le sentiment d'aliénation ressenti par les religieux dans l'action sociale n'est rien d'autre que l'expérience que vivent constamment les exclus. Si nous avons choisi d'aller eux, nous ne pouvons pas ne pas vivre leur aliénation. Nous ne devons donc pas nous en plaindre. Au début, je croyais que notre action visait à réintégrer ces communautés dans la société. En pratique, cela signifiait qu'ils y trouveraient leur place à égalité avec les autres, et peut-être aussi qu'ils seraient acceptés dans notre Église locale (y compris les vocations), parmi nos collègues, et qu'ils obtiendraient la reconnaissance sociale qu'ils méritent. Je pensais que ma « sortie » avait pour but d'en « faire entrer » d'autres. J'ai appris que ce n'est pas possible ; les forces qui s'y opposent sont trop puissantes. Ce n'est pas du défaitisme, parce qu'il se passe vraiment quelque chose dont je vais maintenant parler.

Après dix ans, j'ai demandé une année sabbatique. Peut-être étais-je en train de me consumer. Cette année, passée dans le Gujarat au Behavioural Science Centre géré par les jésuites, a représenté une pause précieuse et nécessaire, au cours de laquelle mes études ont été centrées sur la psychologie particulière des populations opprimées. L'accueil chaleureux des jésuites du Gujarat a été pour moi quelque chose de précieux.

À notre retour, avec d'autres jésuites, nous avons ouvert le Prerana Centre. Là, nous nous sommes efforcés d'intensifier notre travail en faveur des dalits en organisant des camps de formation qui répondent à la psychologie particulière des dalits, et en insistant davantage pour qu'ils se prennent eux-mêmes en charge. Notre but n'était pas de fournir des services sociaux, mais des cas désespérés venaient continuellement frapper à notre porte.

À Prerana, à côté de notre travail dans le village dalit, nous avons aussi entrepris des actions judiciaires. Dans notre localité, l'impact des mines de charbon constitue un grave problème, à la fois pour l'environnement et pour la santé des habitants. À maints égards, il est dévastateur. Sans l'avoir programmé, nous avons commencé à nous saisir de questions importantes

au nom des personnes lésées vis-à-vis des sociétés concernées et de la Banque mondiale. Ces actions judiciaires ont demandé un travail en réseau avec d'autres partenaires, dont certains n'appartenaient pas à l'Église ; leur niveau d'engagement et de compétence était remarquable. Et aussi davantage d'études, de lectures.

Partis avec de grands espoirs, nous avons vite compris que dans notre monde néo-libéral, une action judiciaire de ce genre est un peu comme le défi de David à Goliath, sauf qu'ici, notre Goliath survit et triomphe ! Ce qui nous amène à la question de savoir s'il convient de se lancer dans une bataille perdue d'avance.

Nous avons abordé le sujet avec notre communauté dalit. Au début, j'avais espéré être en mesure de les sortir de leur marginalisation et de les réinsérer dans la société. Mais j'ai vite eu le sentiment que cela allait être très difficile. Surtout dans les questions de justice sociale, j'ai compris combien il était difficile de l'emporter, même avec l'appui de bons fonctionnaires au sein de l'administration.

Mais alors, faut-il renoncer ? Faire autre chose, qui puisse donner des résultats ? Admettre qu'il n'y a pas d'alternative et accepter la situation ? Se rendre à la « réalité moderne » ? Si les chances de l'emporter sont tellement minimes, pourquoi le faire ?

Merton nous dit qu'il faut faire les choses pour elles-mêmes : le résultat est secondaire. Oui, mais pourquoi consacrer nos efforts à la communauté dalit face à une idéologie de caste si puissante qu'elle domine tout ? Pourquoi défier le mastodonte néolibéral si on n'a aucune chance de l'emporter ? Parce que le problème existe et qu'il doit être affronté. Telle est la réalité de notre monde, assumé par la Pâque du Christ, et que nous devons assumer, nous aussi.

J'ai compris alors que ma vie de jésuite ne consistait pas seulement à suivre le Christ, mais que je devais le suivre dans la pauvreté. Pour un jésuite, cela peut se réaliser de diverses façons. Un chemin privilégié est celui de la solidarité avec les exclus. C'est un chemin libérateur et vivifiant, à la fois pour celui qui donne et pour celui qui reçoit. La congrégation générale 34 parle de « communautés de solidarité ».

Mais il y a plus. Il y a des résultats, qui arrivent de façon inattendue. On a dit que l'expérience d'aimer est une récompense en elle-même, sans qu'il y ait besoin d'une compensation sous une autre forme. C'est la joie que donne l'engagement pour lui-même. J'aime ce travail, cet engagement

en faveur de ces personnes, le défi de ce travail sacerdotal. C'est déjà beaucoup.

Mais il y a aussi des résultats : les individus et les communautés grandissent sous bien des aspects. Les grains de sénévé croissent.

Un autre résultat est ce que j'ai appris des pauvres sur le Royaume de Dieu, comme je l'ai dit plus haut.

Et c'est là, dans le fait de trouver Dieu dans ces personnes marginalisées, que réside la raison de mon engagement. Avec la conviction qu'au-delà de notre horizon humain de « désespérance », il existe une espérance et une certitude. Contre toute logique humaine.

Tout cela a servi à donner consistance aux enseignements ignatien appris il y a bien longtemps. Peut-être qu'une base avait été posée pendant mon noviciat, à travers la lecture répétée de l'examen 101, qui nous demande de revêtir le même habit et uniforme que le Christ, notre Seigneur. Une exhortation développée tout au long des Exercices. Tel est le don qu'il fait, au-delà de toute mesure, à celui qui le reçoit et qui est prêt à y répondre. Que dire de plus ?